12 mars 1876

Amour de Jésus – Union à ses souffrances

Mes chères filles,

Je vous recommandais au commencement du Carême de méditer beaucoup la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui je voudrais vous exciter à retirer comme fruit de cette méditation un grand amour pour sa personne.

Assurément, toutes vous aimez notre Seigneur Jésus-Christ, mais il y a des degrés divers dans cet amour : il y a le désir continuel d'y progresser. Il y a la joie de l'aimer tous les jours davantage, ce qui est la grande grâce de la vie religieuse, et, je dirais aussi, la grâce particulière du temps où nous vivons.

Nous vivons dans un temps d'anxiétés et d'incertitudes. Nous ne savons pas bien ce que le bon Dieu fera de nous ; mais si en toute persécution, en toute contradiction, en toute attente plus ou moins douloureuse, nous trouvions la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ ; si nous nous souvenions que tout cela peut se rapporter à l'agonie du Seigneur, que c'est une part de son calice, – je crois que l'amour nous rendrait bien aises d'y poser les lèvres après lui. Notre Seigneur mesure l'épreuve à la force de l'âme, il donne de son calice ce que chacun peut en boire et veut en accepter. Si nous sommes très généreuses, nous y puiserons davantage.

Vous savez bien ce qui est rapporté dans l'Évangile, quand la mère de Jacques et de Jean s'approche de Jésus pour lui demander que ses deux fils soient placés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche dans son royaume, Jésus leur dit : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai* ? – *Nous le pouvons*, répondent-ils. À quoi Jésus leur dit : *Oui, vous le boirez, mais quant à être placés à ma droite ou à ma gauche, c'est pour ceux à qui mon Père l'a préparé*[1]. – Vous le voyez, pour ses apôtres Jésus mettait cette condition qui est la marque de l'amour : il leur offrait de boire le calice de sa Passion. À qui de nous mes filles, l'offrira-t-il, et dans quelle mesure, Dieu seul le sait. Mais si dans la vie religieuse, pour toute humiliation, pour toute souffrance, pour toute angoisse, pour toute peine qui nous atteint, nous nous mettons dans la disposition de boire de grand cœur le calice de Jésus-Christ, notre vie sera transformée.

1. Mt 20, 20-23.

Pour cela, nous n'avons pas besoin de passer par les épreuves de la politique ou par celles de la rue. Certainement, chacune de nous trouve au-dedans d'elle-même des épreuves et des humiliations. Quand nous nous connaissons, et que Dieu permet que nous passions par certains états, par certaines peines, cela nous abaisse profondément. Eh bien, buvons-nous le calice avec amour ? Sommes-nous contentes de boire au calice de Jésus-Christ ce qui est peut-être le moins amer, l'humiliation ?

Qu'est-ce au fond que l'humiliation ? Une affliction qui ne s'adresse qu'à l'imagination, à l'esprit, à la volonté ! Quand nous avons été humiliées, nous sommes après ce que nous étions auparavant. Nous n'avons pas passé par les mains des bourreaux, ni par des tortures inconcevables. Et pourtant qu'il est difficile de mettre les lèvres au calice de l'humiliation ! C'est pour cela que notre Seigneur a voulu s'en abreuver sans mesure.

J'ajouterai quelque chose qui est plus difficile à accepter : ce sont les angoisses. Dieu permet que nous ayons des angoisses sur l'état de notre âme, sur nos dispositions, sur notre oraison, sur les personnes qui nous entourent, sur mille et mille choses, enfin des angoisses. Notre Seigneur ne les a pas absolument éloignées de lui. Il les a souffertes dans une proportion si large que son sang divin a coulé jusqu'à terre pendant l'agonie. Remarquez-le bien, ce n'était pas le temps des souffrances physiques, mais le temps de l'angoisse et de l'angoisse la plus excessive.

Certainement, comme dit saint Bernard, nous trouverions plus facile de porter la croix, si nous la portions dans cet esprit, *en nous faisant aider par l'Époux de l'Église, qui est aussi notre Époux divin*, si dans ce qui nous arrive nous apaisions[2] notre âme en disant : « Je suis bien aise de goûter le calice de notre Seigneur », ou encore selon la pensée de saint Paul aux Hébreux : « Allons, courage, ma pauvre âme, *tu n'as pas encore résisté jusqu'au sang* [3]. Pourquoi ne veux-tu pas passer par cette nuit douloureuse et obscure par laquelle Jésus-Christ a passé le premier ? Il sera près de toi pour agir et combattre avec toi. Aie le désir de le connaître par sa Passion. Demande-lui de t'aider, de te soutenir, de te consoler ; il le fera avec un amour qui adoucira toutes tes angoisses. »

Nous avons dans nos tristesses ce que notre Seigneur n'avait pas. Tous nous pouvons recourir à notre Sauveur, Dieu et homme, qui a goûté avant nous au calice de la douleur. Jésus dans son agonie se réduisit aux seules forces de sa sainte humanité, et Dieu son Père dut lui envoyer du ciel un ange pour le consoler et le fortifier.

Enfin, mes filles, si nous ne participons pas à la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ par les douleurs extérieures, si nous ne sommes pas maltraitées et chassées, nous aurons toutes du moins à passer par les souffrances et les maladies. Quand elles viendront, elles ne trouveront en nous que ce que nous y aurons préparé par la méditation et la prière. Il ne faut pas croire que l'on commence à se sanctifier pendant la maladie. On montre alors, dit sainte Thérèse, la vertu qu'on a acquise en santé. À l'œuvre donc, et tâchez d'acquérir la patience par l'union à notre Seigneur Jésus-Christ dans ses souffrances. Dieu vous enverra peut-être des épreuves qui dépasseront tout ce que vous pouvez vous figurer. Si vous êtes unies à notre Seigneur, votre patience défiera tout, votre force vaincra tout.

C'est pourquoi je vous engage, pendant le Carême, à retirer de la méditation de la Passion de notre Seigneur cet ardent amour, qui fait qu'on veut souffrir avec Jésus-Christ, qu'on veut être victime avec Jésus-Christ, qu'on veut passer par les humiliations et les peines intérieures, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer. Cet amour généreux qui enlève toutes contradictions, toutes inquiétudes, toutes oppositions aux voies que la divine Providence aura sur nous pendant le reste de notre vie. Faisons cela avec un certain élan

2. « Accoisions » : mot ancien employé par mère Marie-Eugénie.
3. Cf. He 12, 4.

de cœur, cela est nécessaire pour nous soutenir, sans nous empêcher, hélas ! de défaillir quelquefois.

Saint Pierre eut cet élan de cœur lorsqu'il dit à Jésus : *Seigneur, je donnerai ma vie pour toi*[4]. Et encore : *Seigneur, je suis prêt à aller avec toi à la prison et à la mort*[5]. Une première fois, cependant, il défaille, mais ensuite, comme il accepte la prison, la souffrance ! Comme il demande, par une humilité admirable, d'être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de subir le même supplice que son Maître !

On ne peut donc pas dire que les ardeurs qui portent l'âme à souffrir et à mourir avec Jésus-Christ soient inutiles. Il en est de même pour toutes celles qui se forment dans l'âme. Nous sentirons des ardeurs magnifiques. Puis nous tomberons par terre et nous viendrons à défaillir. Mais si nous conservons les ardeurs, si nous retirons de nos chutes plus de confiance et de ferveur, viendra un temps où nous saurons souffrir pour Jésus-Christ et lui montrer un véritable amour.

4. Jn 14, 37.
5. Lc 22, 33.